

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. ALFRED MOREL-FATIO

PAR

M. CAMILLE ENLART

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 4 février 1927



PARIS

—
MDC CCC XXVII

INSTITUT.
1927. — 5.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165785

NOTICE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX
DE
M. ALFRED MOREL-FATIO
PAR
M. CAMILLE ENLART

Lue dans la séance du 4 février 1927

Lorsqu'en 1885 je vis Alfred Morel-Fatio pour la première fois, j'étais bien loin de supposer que j'aurais un jour l'honneur de vous parler de lui. Apportant de l'École de Droit un diplôme, non une vocation, ayant entamé des études d'art qui se tournaient invinciblement vers le côté historique, je venais à la découverte de l'École des Chartes et j'obtins de son nouveau secrétaire une carte d'auditeur au cours de Lasteyrie. Morel-Fatio, car c'était lui, voulut bien me présenter à l'homme qui devait être mon maître. J'entrai à l'École l'année suivante et mes relations avec Morel-Fatio se resserrèrent du fait que j'avais trouvé un excellent ami dans mon regretté camarade de promotion Henri Léonardon, qu'il initiait alors aux études hispaniques. Lorsque, trois ans plus tard, je déposai ma thèse au secrétariat, Morel-Fatio me dit sans ambages qu'elle était trop volumineuse. C'était juste, car il faut du temps pour condenser un travail, mais j'eus la chance d'être désigné quand même pour aller à l'École de Rome.

Quand j'en revins, M. de Lasteyrie me fit quelque temps l'honneur de me confier sa suppléance. En entrant dans la chaire professorale, je vis devant moi Morel-Fatio ; il m'écouta debout, attentivement ; il achevait de m'ôter tous mes moyens. A l'issue du cours, il m'entraîna au secrétariat, me dévisagea et me dit : « Mon ami, votre leçon a été détestable » ! Cette fois encore, il avait raison : avec la plus amicale franchise, il m'expliqua les défauts du plan et ceux de la diction.

Il me rendit, ce jour-là, un grand service, dont j'aurais voulu mieux profiter. S'il peut m'entendre aujourd'hui, hélas, il ne dira plus rien, mais que va-t-il penser ? Du moins, m'aura-t-il guidé encore une fois. A la fin de sa carrière, en effet, de 1914 à 1920, il eut l'inspiration heureuse, trop tardive peut-être, d'écrire les souvenirs de sa vie, pour les mettre à la disposition de son successeur à l'Institut, seul autorisé, de par ses dernières volontés, à lire ces notes avant quinze ans révolus.

Cette lecture, je l'ai faite pieusement et sans pouvoir me défendre d'une grande émotion, dans le fauteuil et sur la table de travail de l'ami disparu, en un coin recueilli de la bibliothèque de Versailles, auprès du conservateur, mon jeune et distingué confrère, M. Charles Hirschauer, qui a pris la peine d'établir pour la *Revue Hispanique* une bibliographie complète de ses ouvrages. La Bibliographie et les Notes, enrichissant mes souvenirs personnels, me guideront dans la tâche que j'entreprends d'exposer la noble vie et l'enseignement d'Alfred Morel-Fatio.

Cette vie est un exemple singulièrement frappant de la force d'une vocation. Dirigé d'abord dans une voie tout opposée à celle qu'il devait suivre, Morel-Fatio s'y était engagé sans répugnance, jusqu'au jour où des circonstances, que l'on peut dire providentielles, le révélèrent à lui-même et lui permirent de transformer radicalement le plan de sa carrière. Mais, si le Ciel l'aida, c'est qu'il était de taille à s'aider lui-même ; avec toute l'énergie de ses vingt ans, avec une méthode et un stoïcisme qui ne l'abandonnèrent jamais, il devait refaire par ses propres moyens toute son éducation.

Alfred Morel-Fatio naquit le 9 janvier 1850, à Strasbourg ; il devait mourir à Versailles le 10 octobre 1924. Il appartenait à une vieille famille vaudoise. Parmi ses ancêtres, on trouve des

Morel, châtelains de Glérolles. La branche à laquelle appartenait notre confrère s'était fixée en France au commencement du XIX^e siècle. En 1831, son aïeul, banquier à Rouen, s'était fait reconnaître la nationalité française, comme descendant d'une réfugiée ; le roi Louis-Philippe avait voulu réparer l'iniquité de Louis XIV. Si la réparation fut tardive, du moins fut-elle large, puisqu'une ascendance maternelle suffit à l'obtenir. Félicitons-nous de cette mesure ; elle rendit à la France des enfants qui l'aimèrent et lui firent honneur. En 1844, le banquier Morel, de Rouen, obtint d'ajouter à son nom celui de Fatio. Cette modification avait pour lui un double objet : se distinguer d'autres familles et relever le nom qu'avait porté sa mère, dernière descendante de deux branches de la famille Fatio, génoise d'origine, fixée en Suisse au XVI^e siècle.

Les armoiries, comme les noms, se combinèrent : elles sont parties à dextre d'or à trois têtes de mores, et à senestre d'argent aux trois œillets de gueules au naturel, plantés de sinople. Dans ce bouquet, notre confrère voyait un faisceau (*fascio*), plus aimable que les verges du lecteur. La devise PLUS PENSER QUE DIRE contraste avec ces armes doublement parlantes, mais Alfred Morel-Fatio sut la concilier avec les fleurs distinguées du blason familial.

Son père, prénommé comme lui Alfred, avait deux frères, Léon et Arnold. Né à Rouen, il s'était fixé à Strasbourg comme inspecteur, puis chef des services d'une compagnie de chemins de fer. En 1854, il passa dans les bureaux de la maison Schlumberger à Guebwiller et, finalement, s'établit banquier à Paris, où il mourut en 1866. Il avait épousé, en 1843, M^{lle} Monney, de Lausanne ; il en eut un fils et deux filles ; la mère mourut à la naissance de la seconde, en 1858, à l'âge de 37 ans. C'était une protestante rigide, qui inculqua de bonne heure à son fils des sentiments de devoir et de dignité. Le père, d'autre part, homme positif, lui enseigna la précision. Il dut à tous deux cette droiture qui fit toujours le fond de son caractère et cette éducation parfaite qui fit le charme de sa société.

Ni le père ni la mère n'avaient rêvé pour lui la carrière de l'érudition. Par contre, il avait deux oncles paternels fort curieux des choses de l'art et de l'histoire, et de qui l'exemple et l'affec-

tion eurent certainement une grande influence. Arnold Morel-Fatio, numismate et explorateur des cités lacustres, habitait Beauregard, près Lausanne ; passionné pour la pêche, il trouvait dans ce passe-temps une diversion à des chagrins domestiques. Il mourut conservateur du musée de Lausanne. Ce citoyen suisse était français de cœur et le prouva par l'accueil qu'il fit, en 1871, aux soldats de Bourbaki. A sa mort, il légua au Cabinet des Médailles la trouvaille de monnaies mérovingiennes faite à Cimiez et qu'il avait acquise, trouvaille capitale qui a renouvelé nos connaissances sur l'histoire monétaire du haut moyen âge. Le legs comprenait aussi une rare collection d'ordonnances concernant les monnaies et de livres de change. A ceux qui prétendent que la Suisse manque de marins, il faut citer l'autre oncle d'Alfred Morel-Fatio, Léon, le peintre agréablement précis, bien connu de tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'art naval. On lui doit un catalogue du Musée de la Marine du Louvre, dont il fut conservateur. On y garde le souvenir de ses services et de sa mort tragique, qu'a racontée Georges Cain et que je relaterai un peu plus loin. C'est en mémoire de cet oncle Léon que le nom de Morel-Fatio a été donné à une rue de Rouen.

Le premier souvenir d'enfance d'Alfred Morel-Fatio, c'était le défilé des troupes françaises quittant Strasbourg pour aller remporter des victoires en Crimée. Quelques années plus tard, ses parents l'envoyèrent à Lausanne au Collège Gaillard ; il ne revenait guère au foyer paternel. Les fêtes de Noël et les vacances se passaient aux bords du Léman chez ses oncles maternels ou chez la grand'mère Monney, où il aidait à la vendange. Telles furent les joies, saines, mais trop brèves, de son enfance.

Alfred Morel-Fatio avait eu le bonheur d'associer à la vie de collège la vie de famille, mais ses études scolaires furent brèves ; son père avait jugé qu'il l'armerait mieux pour la vie en l'initiant à la pratique des affaires qu'en le pourvoyant de diplômes. Il décida donc de l'envoyer apprendre le commerce en Allemagne et il y séjourna quelque temps avec lui. Père et fils aimaient à lire Goethe et Schiller et n'étaient pas exempts de sympathie pour les Allemands d'alors, qui les accueillèrent amicalement, mais dont la gravité compassée les déconcertait parfois. C'est au temps de la bataille de Sadowa qu'Alfred Morel-

Fatio eut une première révélation de la brutalité prussienne, en voyant des sous-officiers malmener leurs hommes. En ce temps-là, poursuivant sa carrière commerciale, il accomplissait un stage à Leipzig, dans la maison Kolb. Il passait ses heures de loisir aux concerts du *Gewanthaus*, où il fut surpris de constater que les Allemands n'applaudissaient pas. Distraction austère qui ne l'empêchait pas de s'ennuyer cruellement.

La mort de son père le rappela brusquement à Paris, où son oncle et tuteur Léon, lui obtint une place de commis dans la maison Dollfus, Mieg et C^{ie}, au traitement de cinquante francs par mois. C'était peu, mais il trouvait à se nourrir pour trente sous par jour, rue du Mail. Je crains que le restaurant n'ait, depuis lors, augmenté ses prix ; je crains surtout que sa cuisine n'ait été pour quelque chose dans les maux d'estomac dont souffrit plus tard le pauvre Morel. Le dimanche, il allait à Argenteuil, avec son cousin Louis, qui fut depuis conseiller à la Cour des Comptes. On faisait là de joyeuses parties de bateau et c'est un goût que les deux cousins conservèrent longtemps.

Un événement douloureux allait avoir pour Alfred Morel-Fatio des conséquences libératrices : en 1868, il perdit sa grand'mère Monney. Cette aïeule affectueuse et prévoyante laissait à ses petits-enfants le fruit de patientes épargnes ; ce n'était pas la fortune, mais ce fut l'affranchissement.

La curiosité d'Alfred s'était développée dans l'intimité quotidienne d'un oncle artiste, qui, après beaucoup de navigations, avait écrit l'histoire de la marine. D'autre part, dans son ingrat métier, la correspondance étrangère, dont on l'avait chargé, lui révéla, pour commerciale qu'elle fût, l'attrait de l'étude des langues. Successivement, il acheta *Don Quichotte*, et, après Cervantès, Moratin, puis Fernán Caballero ; il les lut avidement et ne tarda pas à comprendre que le latin est un fondement nécessaire pour l'étude des langues modernes. Or, il n'en avait pris, à Lausanne, qu'une connaissance très sommaire. Il dénicha à Montmartre un répétiteur consciencieux, mais peu exigeant, et bientôt il fut bachelier. C'était, note-t-il, « bien plus difficile alors qu'aujourd'hui ». Par contre, l'École des Chartes était singulièrement plus accessible ; est-ce pour cela qu'elle n'attirait pas encore les jeunes filles ? Le redoutable examen d'entrée n'existait pas.

Morel-Fatio n'eut donc qu'à se faire inscrire. C'était en 1869, il avait dix-neuf ans. Cependant, des événements troublants se succédaient : après le meurtre d'un journaliste, Victor Noir, (10 janvier 1870), Morel-Fatio assista à l'arrestation du meurtrier, le prince Pierre Bonaparte, « plus pâle que la mort », a-t-il noté dans ses souvenirs ; puis ce fut la guerre. Aussitôt après les examens de sa première année à l'École, il fut versé dans la garde mobile, où il eut pour chef son cousin Louis. On les mena au camp de Châlons, qui ne tarda pas à être évacué, puis au camp de Saint-Maur. Mais l'inaction où fut laissée cette troupe sans cohésion et sans discipline lui fut bientôt à charge, et il s'engagea au 15^e chasseurs à pied. Il prit part à la sortie inutile sur le plateau d'Avron, aux côtés d'Émile Longin, alors étudiant en droit et depuis historien de la Franche-Comté. Il vécut ensuite dans les tranchées de Villejuif ; c'est de là qu'un jour de permission il rapporta à son oncle un objet devenu très rare et que la famille accueillit avec joie : un pain de quatre livres qui ne ressemblait en rien à l'affreux pain du siège. Le sinistre jour où les Prussiens entrèrent dans Paris, le 2 mars 1871, son oncle Léon avait pris le chemin quotidien du Louvre, au bras de son fils Louis, qui commandait dans la garde mobile ; mais lorsque l'officier, son service accompli, revint chercher son père, il ne trouva plus qu'un cadavre, près duquel gisait une lunette marine. Au moment où il avait vu arriver les Prussiens, une congestion cérébrale avait foudroyé l'oncle Léon. L'émotion du neveu égala celle du fils. Une autre douleur fut de voir Strasbourg, sa ville natale, exilée de France. Il devait attendre longtemps la joie de sa délivrance.

La paix revenue, Alfred Morel-Fatio rentra à l'École des Chartes ; il s'y fit d'excellents camarades, parmi lesquels Gaston Raynaud et Auguste Molinier. Pour sa thèse de sortie, il aborda d'emblée le domaine de la littérature espagnole où il n'allait pas tarder à s'illustrer ; elle était intitulée *Recherches sur le texte et les sources du Libro de Alexandre*. Il la soutint en janvier 1874 et sortit premier de sa promotion avec le maximum des points. Cette thèse fut publiée dès l'année suivante. Il entra la même année au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

Il y gagna tout de suite soixante francs par mois ; dix francs

de plus que dans les bureaux de la Maison Dollfus. Appréciable récompense de quatre années d'études supérieures ! Mais d'autres considérations dominaient pour lui de très haut les questions matérielles. Ces mêmes années d'études l'avaient fait entrer dans une vie nouvelle, infiniment attrayante. Dès lors, il nouait avec d'autres esprits d'élite, de chères et précieuses amitiés, aussi durables que la vie du dernier survivant. Entre ces amis, l'élu fut Gaston Paris. Alfred Morel-Fatio lui avait été présenté par un sien cousin suisse, Charles Morel qui, en attendant d'aller faire sa carrière à Genève, donnait à l'École des Hautes Études récemment fondée un cours très apprécié, mais très peu suivi, sur les Antiquités romaines ; en même temps, il collaborait à la *Revue Critique* et à l'édition des Œuvres de Borghesi. Charles partageait l'appartement de son cousin Alfred, rue des Écoles. Tous deux étaient assidus dans le salon littéraire de M^{me} Donnet, belle-mère de Gaston Raynaud.

Au Cabinet des manuscrits, il n'existait alors pour les manuscrits espagnols et portugais que le très médiocre catalogue d'Ochoa. Léopold Delisle, qui avait vite apprécié la valeur de Morel-Fatio, le chargea de refaire ce travail ; son catalogue, paru de 1881 à 1892, est un chef-d'œuvre de conscience, d'érudition et de clarté.

La réputation de Morel-Fatio dépassa tout de suite nos frontières. C'est vers 1875 que le Professeur Karl Vollmöller, de Göttingue, le recommanda aux frères Henninger, éditeurs à Heilbronn, qui lui demandèrent une édition du *Mágico Prodigioso* de Calderon, puis un ouvrage d'ensemble sur l'Espagne du xvi^e siècle et du xvii^e. En 1878, il put accomplir un voyage longtemps désiré, qu'il devait renouveler souvent. Il passa les vacances à Barcelone. Peu satisfait d'un livre consacré au roi d'Aragon Jaime I^{er}, il s'était promis d'étudier les documents originaux de l'histoire de ce prince, mais il avait compté sans le directeur des Archives de la Couronne. Celui-ci, en effet, voulut bien lui dire que ses « employés avaient roulé ces documents d'une façon presque impossible à défaire », et lui déconseilla de chercher à les voir. Morel-Fatio se mit quand même à l'étude, et bientôt il démontrait, dans le tome I^{er} de la *Rivista di filologia romanza*, que la chronique latine de Marsilio est la traduction d'un récit

plus ancien, en langue vulgaire, des gestes de Jaime I^{er}, et qu'il faut l'identifier avec le *Libre dels Feyts*.

A Barcelone, notre confrère noua des relations durables avec plusieurs érudits distingués ; mais il ne craignit pas de soulever des colères en critiquant sans ménagement les ouvrages qu'il estimait inférieurs aux exigences de l'érudition. Magnabal publiait alors une nouvelle édition du *Mágico prodigioso* ; non seulement il l'apprécia sévèrement dans la *Revue Critique*, mais il justifia ses observations en recommençant le travail. Une mission à Madrid lui permit de voir le manuscrit original de Calderon et de collationner aussi le texte du *Libro de Alexandre*.

En 1880, à la demande de Gaston Paris, il remplaça Brachet comme traducteur de la *Grammaire des langues romanes* de Diez et se mit à apprendre seul l'italien dans Manzoni. Cette même année, une École Supérieure des Lettres était fondée à Alger : à la recommandation, encore, de Gaston Paris, et bien qu'il ne fût pas même licencié, Albert Dumont, directeur de l'Enseignement Supérieur, l'y chargea d'un cours de littérature étrangère. Albert Dumont, écrit-il dans ses souvenirs, « apportait dans les détails de l'administration, comme dans tous les autres, une distinction remarquable et une vraie finesse ». Quant aux étudiants, ils s'accordaient à délaissier le cours de littérature étrangère. Prenant les choses avec philosophie, le chargé de cours en profita pour voyager. A Carpentras, il fit un séjour d'études qui ne lui fait négliger ni la visite de la fontaine de Vaucluse, ni les jouissances d'ordre gastronomique qu'offre notre Midi. La cathédrale Saint-Siffrein paraît l'avoir moins frappé. Peu après, il obtint une mission aux Baléares et passa deux mois à Palma. Sur cette mission, il a publié un rapport dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*. Il y avait aussi recueilli des souvenirs sur George Sand et il les publia en 1918 dans le *Bulletin du Bibliophile*. Un voyage à Valence lui permit d'étudier le *Libre des Femmes* de Jaume Roig ; il en fit l'objet d'un rapport et d'articles dans la *Romania*.

En 1881, pour célébrer le centenaire de Calderon de la Barca, les savants et les lettrés de Madrid publièrent, à l'instigation des Allemands, un recueil d'écrits des plus variés. Impitoyable aux

travailleurs médiocres, Morel-Fatio consacra tout un petit livre au compte rendu de ce qu'il appelle « un flot de dissertations et de fantaisies ». Ce compte rendu, dit-il, fut très mal reçu. Une riposte du peintre D. Pedro Madrazo amena Morel-Fatio à donner sa démission de l'Académie d'Histoire de Madrid. Délivré de ces attaches officielles, il poursuivit sa tâche d'assainissement scientifique ; dans ses bulletins de la *Revue Historique*, comme dans ses comptes rendus de la redoutable *Revue Critique*, il continua de juger avec la même sévérité les historiens et les éditeurs de textes qui, par delà les Pyrénées, ignoraient encore trop souvent la bonne méthode.

Rentré à Paris en 1884, Morel-Fatio va connaître les années les plus heureuses de sa vie. Paul Meyer le choisit alors pour suppléant dans sa chaire de littérature de l'Europe méridionale au Collège de France. Il y débuta brillamment par des leçons sur *Le roman picaresque* et sur *La société espagnole aux XVI^e et XVII^e siècles*. Cette suppléance ne devint régulière qu'en 1895 et Morel ne devint titulaire de la chaire qu'en 1907.

C'est aussi en 1885 que, toujours sur la recommandation de Gaston Paris, Morel-Fatio fut choisi comme maître de conférences à l'École des Hautes-Études. Dans cette chaire, Morel-Fatio enseigna successivement, parfois simultanément, la grammaire du latin vulgaire, la grammaire et la littérature de l'ancien catalan, la littérature castillane du XIII^e siècle au XVII^e, la littérature italienne du moyen âge. En 1884 enfin, M. de Mas-Latrie ayant pris sa retraite comme professeur de diplomatique à l'École des Chartes, où il fut remplacé par le secrétaire, qui était alors Arthur Giry, Morel-Fatio fut nommé au poste laissé vacant ; il le remplit pendant plus de vingt ans avec une rare distinction, tout en continuant son double enseignement à l'École et au Collège. Au Collège, il aborda le domaine de la littérature italienne qu'il n'étudia pas seulement dans les livres ; à trois reprises, il alla passer ses vacances dans la Péninsule, d'abord dans les régions où l'attirait particulièrement Dante, puis dans le reste de l'Italie et jusqu'en Sicile. Là, il fut charmé de voir des marionnettes jouer les chansons de geste ; mais c'est avec un intérêt particulier qu'il y constata la persistance de l'élément espagnol dans les mœurs du peuple, et les rapports linguistiques

qui rapprochent le dialecte sicilien plus de l'Espagne que de l'Italie. Il était donc très documenté lorsqu'en 1907 il ouvrit au Collège un cours sur *Dante*. Ce cours fut brillant ; une de ses fidèles auditrices, la marquise Arconati-Visconti, lui offrit, en souvenir de ses leçons et avec une amicale dédicace, un bel exemplaire du poète qu'il avait commenté.

Morel-Fatio savait alors peu d'anglais. En 1894, il résolut de combler cette lacune par un séjour d'études en Angleterre. A Oxford, il rencontra des collègues éminents et donna une remarquable conférence (fondation Taylor), qui a été imprimée dans ses *Études sur l'Espagne* (tome I^{er}, 1895) ; elle est intitulée *Don Quichotte et la Société espagnole*.

Ses études sur l'Espagne du xvi^e siècle et du xvii^e l'amènèrent nécessairement en Belgique, où il fut cordialement accueilli à plusieurs reprises. Lors d'un de ses premiers séjours à Bruxelles, en 1892, il donna devant la comtesse de Flandre une conférence intitulée : *Espagnols et Flamands (Études sur l'Espagne, 2^e édit., t. I)*. « La Comtesse de Flandre », dit-il, « m'adressa la parole, mais elle était si timide que rien ne sortait de sa bouche. La seule marque d'approbation que je reçus fut lorsque je parlai de l'ivrognerie des femmes flamandes : un bon gros rire belge parti d'un groupe de jeunes filles souligna la citation de Lope. »

En 1888 et 1896, il donna deux éditions de ses *Études sur l'Espagne*, ouvrage qui, seul, eût pu suffire à assurer sa réputation et qui fut couronné par l'Académie Française.

En 1900, une agrégation des langues espagnole et italienne fut créée, à l'instigation de Morel-Fatio. Il en présida le jury, ayant pour assesseurs Ernest Mérimée, Dejob, Hauvette et notre confrère Antoine Thomas.

En 1906, il publia une édition, avec une savante introduction, du *Libro de Alexandre*, d'après un manuscrit acquis, grâce à lui, par notre Bibliothèque nationale. La même année, il résigna ses fonctions de secrétaire de l'École des Chartes.

C'est en 1910, le 27 mai, que vos suffrages l'appelèrent à occuper le fauteuil d'un vieil ami, M. d'Arbois de Jubainville. Paul Meyer avait exposé ses titres et ce fut une des dernières fois qu'il prit la parole ici. Sa candidature avait été chaudement

patronnée par Léopold Delisle, le marquis de Vogüé, Georges Perrot et Robert de Lasteyrie.

Bientôt, il entreprit un véritable pèlerinage pour recueillir les éléments de la biographie de son prédécesseur, aux lieux où il avait vécu : Nancy, Bar-le-Duc, Jubainville et Troyes. A l'Institut, il fut assidu dans la mesure où sa santé le permit ; il y a siégé pendant quatorze ans, et c'est sur le chemin de l'Institut que la mort le faucha.

Dans les *Mémoires de notre Académie* (t. XXXIV), il a publié les fragments d'une *Histoire inédite de Charles-Quint par un fourrier de sa cour*. Ce fourrier était un Comtois. Le manuscrit en avait été, sur les conseils de Morel-Fatio, offert à la Bibliothèque nationale par la marquise Arconati-Visconti. Deux fois il fut rapporteur du prix Gobert. Il présenta, avec sa compétence spéciale, les titres de deux de nos plus distingués correspondants étrangers, D. Ramon Menéndez Pidal et le marquis Enrique de Cerralbo.

En 1911, vous l'aviez élu au Conseil de perfectionnement de l'École des Chartes : il y rendit jusqu'à ses derniers jours d'éminents services.

En 1913, il publia le tome I^{er} d'une *Historiographie de Charles Quint*, suivie des *Mémoires* de cet Empereur, dont il donna le texte portugais avec une traduction française. Il n'avait en effet jamais cessé d'étudier l'histoire, non seulement littéraire, mais encore politique et diplomatique. Comme preuve, je me contenterai de rappeler son *Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France*, publié par lui en collaboration avec son cher élève et ami Léonardon et c'est encore à l'Espagne que se rapportait ce Recueil. Il restait ainsi fidèle à la méthode de travail qu'il s'était imposée et qui consistait à concentrer son effort sur un sujet bien délimité et bien choisi : l'Espagne du xvi^e siècle et du xvii^e. S'il a volontairement laissé de côté les arts plastiques, on peut dire que, sur tout le reste, rien ne lui échappa ; il est difficile d'imaginer un homme mieux renseigné, ni un meilleur juge de l'importance relative des questions historiques et littéraires. Ardent à l'étude, il ne permit jamais à la fantaisie de s'infiltrer dans son œuvre, à l'imagination de dépasser la portée du document ;

avec un sentiment profond des réalités, il eut un solide bon sens, une scrupuleuse conscience. Il faisait des sources historiques un dépouillement attentif et sagace ; s'il rencontrait une difficulté, il ne se croyait pas permis de l'é luder. Il apportait à la solution du problème l'application nécessaire et, généralement, il la trouvait, servi par son jugement et par une merveilleuse mémoire, qu'il ne cessa jamais d'exercer. Par delà les textes, il savait lire dans les âmes d'autrefois comme dans celles de ses contemporains, et nul n'a mieux fait revivre une époque ou des personnages tels que Don Bernardino de Mendoza et Requesens.

De nombreuses notes, sérieusement documentées et substantielles, éclairent ses éditions de textes et leur donnent la valeur de véritables études originales. Telles sont les œuvres de Calderon et d'autres pièces de théâtre où il ne laissa rien passer de ce qui méritait explication sans y apporter un commentaire lumineux. Comme type de ces travaux, on peut citer *La Prudencia en la Mujer* (1900).

L'œuvre de Morel-Fatio demeure solide et son enseignement fut fécond, car il puisait une double force dans l'autorité de ses livres et dans son amour désintéressé pour la science. Au Collège de France comme à l'École des Hautes-Études, il fut un admirable directeur de travaux. S'il rencontrait chez les jeunes cette passion du travail qu'il portait en lui-même, sa sympathie leur était acquise et c'est avec une générosité magnifique qu'il leur faisait part de ses idées et des documents mêmes qu'il avait recueillis, pourvu qu'il les eût reconnus capables d'en faire bon usage. M. Cirot m'a dit avec émotion comment il lui fit don de ses notes sur Gil de Zamora.

S'il fut, en France, l'initiateur des études hispaniques, l'Espagne lui doit certainement pour une bonne partie le renouveau des études d'érudition qui s'est manifesté depuis le début du siècle. Tout en soulevant des colères, les sévérités qu'il montrait pour les mauvais travaux dont l'Espagne se contenta pendant trop longtemps, donnèrent à réfléchir, et ses critiques furent mises à profit. Des élèves soucieux d'acquérir les bonnes méthodes vinrent d'Espagne se mettre à son école et, lorsqu'une renaissance féconde se produisit par delà les Pyrénées, il en suivit le développement avec le plus amical intérêt.

Il avait connu tout jeune Menéndez Pelayo ; admirateur de son enthousiasme et de sa fécondité, il ne cessa de s'intéresser à ses publications. Il professait une sincère estime pour l'éminent conservateur des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Madrid, D. Antonio Paz y Melia. Dans le petit nombre des jeunes érudits, il admirait sans réserve D. Ramon Menéndez Pidal Il avait attiré l'attention de Gaston Paris sur son premier livre *La Leyenda de los Infantes de Lara*, et le compte rendu que Paris en donna consacra la réputation du jeune érudit qui allait devenir le maître incontesté des études hispaniques. C'est, je l'ai déjà dit, sur le rapport de Morel-Fatio que notre Compagnie l'a accueilli parmi ses correspondants étrangers. L'estime mutuelle de Morel et de Pidal s'est étendue à leurs élèves.

Parmi les Portugais, il tenait en particulière estime M^{me} Caroline de Vasconcellos et M. José Leite de Vasconcellos. Enfin, celui qu'il appelait « notre maître à tous » était un Colombien, Don Rufino José Cuervo.

La duchesse d'Albe avait pris un si vif intérêt aux études de Morel-Fatio qu'elle avait tenu à l'entendre et à se le faire présenter ; elle lui garda son amitié jusqu'à la mort. Dans un dernier voyage à Paris, elle lui avait accordé une audience ; mais, en proie à un mal qui devait bientôt l'emporter, elle ne put le recevoir. Du moins lui fit-elle remettre quelques lignes affectueuses tracées de sa main ; il les relut plus d'une fois avec émotion.

Ses yeux, d'un bleu très pâle, exprimaient intensément la franchise ; comme dans le roman de *Jehan de Saintré*, azur y signifiait loyauté et, sous sa moustache très blonde, un sourire discret appelait la sympathie. On pourrait se le représenter avec la haute mine d'un grand d'Espagne qui serait né dans les Flandres.

Peu expansif, mais incapable de cacher ses sentiments, Morel-Fatio était sévère aux consciences faciles, aux mauvais Français, aux mauvais travailleurs. Chez ses amis, il entendait trouver la droiture, le patriotisme et le goût des choses de l'esprit ; mais, si quelque faiblesse s'alliait à ces nobles qualités, il était plein d'indulgence et jamais il n'exigea que ses amis lui ressemblent

en tous points. Son goût du pittoresque en eût, d'ailleurs, souffert. Il étendait son amitié aux familles de ses amis. L'austérité protestante de son éducation première n'avait fait que condenser en lui les qualités du cœur, en les enveloppant d'une réserve de bon aloi.

De l'École des Chartes, au cours de ses vingt-deux ans de secrétariat, il s'était fait une seconde famille, se plaisant dans la conversation érudite des maîtres et affectueux, comme ailleurs, pour les bons élèves, pour ceux, spécialement, qui abordaient les luttes de la vie comme lui-même autrefois, sans autre secours que leurs propres forces. Si le digne M. Wallon resta pour lui assez distant, il avait retrouvé dans le directeur Paul Meyer un ancien maître et non moins ancien ami ; ami d'un naturel, il est vrai, difficile, parfois même irritable. Les dehors acerbes dont sa timidité se faisait une défense ne réussissaient guère à dissimuler une grande bonté. Si Morel-Fatio eut parfois à souffrir de ce caractère, il était trop fin pour en être dupe et restait reconnaissant des bons conseils, même enveloppés d'une forme un peu rude. Pour un autre de ses maîtres, il ne pouvait se défendre d'une réelle sympathie. L'inoubliable Anatole de Montaiglon était un fort brave homme et un vrai savant, dévot admirateur de Rabelais, qui alliait à sa fantaisie une merveilleuse érudition. Plus jeune, plus réfléchi, Fernand Bournon, son élève, s'était fait en quelque sorte son acolyte : c'étaient deux têtes sous une même couronne de pampres, mais Morel-Fatio donna son amitié plutôt au maître, tout en restant bon camarade avec le disciple.

Quand ses recherches ou une conférence l'appelaient quelque part, ou quand il suivait simplement son penchant pour les promenades instructives, il aimait avoir un compagnon de route. Il parcourut l'Italie et l'Allemagne avec Weill, séjourna à Londres avec Henri Spont, son élève, entreprit des tournées à pied, à bicyclette à travers la Bourgogne et dans l'Île-de-France avec des amis, le plus souvent avec son cousin Louis Morel-Fatio, devenu conseiller à la Cour des Comptes. Avec lui et avec Robert de Lasteyrie, il naviguait parfois à la voile. Mais toujours il paraissait avoir une hâte un peu fébrile de faire vite.

Gaston Paris eut la meilleure part dans ses affections. Paris

et Morel, deux hommes d'élite doublés d'hommes du monde, se trouvaient en complète sympathie de cœur et d'esprit ; ils se dévouèrent l'un à l'autre. Paris, on l'a vu, prit à cœur d'aider Morel à franchir chaque étape de sa carrière et, dès qu'une circonstance heureuse pour Paris se présentait, c'était Morel qui conviait leurs nombreux amis à la fête. C'est ainsi qu'il les réunit à la Tour d'Argent en 1885, puis en 1890. Le temps des fêtes passa vite pour les deux amis. Paris, frappé d'un mal qui ne pardonne pas, pensait avec angoisse à l'avenir des siens. En cette fin lugubre d'une brillante carrière, Morel lui prodigua les réconforts de l'amitié jusqu'au triste jour de 1903 où, gravement atteint lui-même, il voulut apporter à Cerisy, sur la tombe du maître, l'adieu de ses disciples et déposer sur le cercueil leur dernier hommage, la plaquette de Chaplain. Dès lors, il entoura d'un culte pieux la mémoire de son ami ; il contribua fortement à fonder la *Société amicale Gaston Paris* pour honorer son souvenir et publier ses œuvres rares ou posthumes. Les élèves de Paris étaient venus de tous pays ; la société fut donc internationale ; ce devait être sa perte ; elle n'a pu survivre à notre dernière guerre. C'est encore Morel-Fatio qui, après la mort de Paris, suggéra à la marquise Arconati-Visconti un double bienfait : elle acheta, pour en faire don à l'École des Hautes Études, la bibliothèque de l'illustre défunt.

Morel-Fatio aima le monde dans sa jeunesse. Sa compagnie était recherchée, car il était éminemment sociable ; son esprit, vif et fin, développé par le commerce des bons auteurs, avait la touche juste et précise, parfois mordante, mais incapable d'injustice. Durant la période trop courte qui précéda pour lui des années de lutte contre la maladie, on le vit assidu dans les salons de Gaston Paris, des Le Corbeiller, des Taine, des Hérédia, des Cavaignac, des Renan, des Lasteyrie, des Paul Dubois, des Réville, de la marquise Arconati-Visconti.

Dans cette dernière maison, où il dina une fois avec Jaurès, la politique tenait, à son gré, trop de place. Ce fléau de la politique allait bientôt envenimer une trop célèbre Affaire et jeter un trouble profond dans ces sociétés aimables, spirituelles et jusque-là si libérales. Ceux qui refusèrent d'opter entre leurs amis devinrent suspects aux deux partis. Morel-Fatio était

de ceux-là, bien que, dans son for intérieur, il penchât vers la droite. Il souffrit beaucoup de ces violences, qu'il s'expliquait mal, s'estimant mieux renseigné que beaucoup de militants, et ne voyant aucune raison de rompre avec ceux qui, dans un camp ou dans l'autre, lui inspiraient une juste estime et une fidèle amitié.

Je crois devoir à sa mémoire d'aborder un point délicat. Pourquoi Morel-Fatio vécut-il célibataire et bien décidé à le rester ? Ce renoncement gardait, aux yeux de ses amis, un caractère mystérieux, car ils lui connaissaient une âme affectueuse et bonne, pleine de délicatesse, pénétrée du sentiment du devoir et du culte de la famille, très accessible aussi au charme féminin. Il avait tout pour faire le bonheur et l'orgueil d'une femme. Peut-être la passion du travail et l'indépendance du caractère entrèrent-elles pour quelque chose dans sa décision ; mais, d'une part, il eût répugné à ce galant homme de faire un mariage d'intérêt et, de l'autre, il n'eût pas voulu imposer à une femme le partage d'une vie qui comportait beaucoup de privations et qui l'eût vouée à un rôle de garde-malade.

Mal rétabli des fatigues éprouvées pendant la campagne de 1870, il goûta, en effet, quinze ans à peine de vie normale ; puis vinrent des crises pénibles, qui nécessitèrent des séjours à Vittel ou dans des cliniques et deux interventions chirurgicales ; des congestions cérébrales marquèrent les dernières étapes de sa destruction physique ; mais, dans ces multiples et cruels assauts, jamais sa belle intelligence n'a fléchi ; jamais il ne connut le plus abominable des maux, la déchéance intellectuelle et morale.

Miné par la souffrance, Morel-Fatio voulut s'écarter un peu de la fournaise parisienne pour achever sa carrière dans le recueillement, d'abord à Fontainebleau, puis à Versailles. Dans cette dernière ville, moins distante et mieux pourvue de livres que l'autre il avait découvert, dans un vieil hôtel, un peu à l'écart, un agréable et calme logis sur jardin. Le bien-être qu'il y goûta, la facilité qu'il eut de travailler à la bibliothèque, à laquelle il décida bientôt de laisser ses notes et ses livres, adoucirent ses dernières années. Lorsqu'éclata la guerre de 1914, ses forces physiques étaient déjà bien ébranlées, mais le ressort

moral gardait toute sa vigueur. Il refusa de partir pour le Midi, et son stoïcisme imposa silence à des angoisses qui n'en furent que plus cruelles. Il avait vécu chez l'ennemi et le savait dangereux ; il disposait de renseignements sûrs, étant ami du général Mangin ; il connaissait les mauvaises cartes de l'angoissante partie qui se jouait et sa critique était rebelle aux illusions.

Lorsqu'apparut le trop célèbre manifeste des 93 intellectuels allemands, il en donna, chez Auguste Picard, deux éditions françaises et publia dans le *Bulletin Hispanique* le texte castillan, accompagné de remarques critiques dont les événements ont depuis vérifié la justesse. Dans le *Correspondant* et dans la *Revue des Deux Mondes*, il fit paraître une suite d'articles sur l'*Espagne et la guerre*. Se fondant sur de bons renseignements, il soutint l'authenticité de la honteuse lettre dans laquelle l'empereur d'Allemagne avait préconisé une guerre d'extermination. Il écrivit une préface pour le livre de D. Francisco Melgar *Amende honorable*. En 1915, il avait pris pour sujet de cours au Collège de France *la Xénophobie et en particulier la gallophobie dans la littérature espagnole, du XV^e siècle à nos jours*.

L'histoire littéraire n'est qu'un des aspects de l'histoire de la civilisation. Morel-Fatio se pénétra de cette idée qui le guida dans ses recherches hispaniques. Un des premiers en France, il montra que Philippe II ne doit pas être considéré ni jugé uniquement comme le cruel instrument de l'Inquisition, mais que par un patient labeur il a fortement contribué à organiser dans son royaume l'institution monarchique. C'est dans l'âme même de la catholique Espagne qu'il voulut pénétrer en concentrant, pendant ses dernières années, l'effort de sa critique indépendante sur sainte Thérèse, son entourage et son action. Il apporta tant d'amour et d'équité dans cette étude que l'historien protestant s'attira les sympathies des religieuses et des hagiographes. La Mère Saint-Phal, prieure des Carmélites, le sollicita de venir à Bruxelles. Elle voulait lui communiquer des documents propres à compléter ses recherches. De là, il fut revoir à Gaesbek la marquise Arconati et revint heureux de sa journée. Il devait retourner à Bruxelles une dernière fois pour rendre visite aux Bollandistes et recevoir d'eux d'autres documents sur sainte Thérèse.

Parfois aussi, ses études sur sainte Thérèse l'amenaient aux archives de Rouen et de Caen, qui conservent des dossiers sur Jean de Quintanadoine, sieur de Brétigny, fondateur des Carmélites en France. On trouve dans ses notes le récit poignant de la dernière visite qu'à cette occasion il rendit à la veuve et à la fille de son ami Gaston Paris. Il partit de Rouen par une journée glaciale de septembre 1916, pour traverser toute la Normandie et aller à Cérisy-la-Salle. La jeune fille l'attendait à la gare, dans la petite voiture qu'elle conduisait ; elle l'amena dans un logis désolé. Là, M^{me} Gaston Paris, mal remise d'une congestion, était sous le coup d'une seconde attaque. A ses côtés, gisait, impotente M^{me} Mahou ; la gouvernante « Boum » ne valait pas mieux ; M^{lle} Paris s'épuisait à conduire cette maison d'affliction sans pouvoir suffire à une tâche que des revers de fortune, stoïquement supportés, rendaient écrasante. Morel-Fatio tira de sa valise une boîte de chocolat, on rappela les souvenirs des jours heureux, puis la jeune fille rattela sa petite voiture et Morel, sous la bise glacée, regagna le train de Paris. Les quatre amies qu'il venait de revoir allaient le précéder dans la tombe ; quant à lui, il rentra souffrant et, au début de 1917, il tombait gravement malade.

La même année, la lettre d'une jeune veuve lui apprit qu'un de ses élèves préférés, René Coste, était tombé au champ d'honneur. Disciple affectueux et patriote ardent, Coste lui était doublement cher. Cet hispanisant de valeur reçut le titre posthume de docteur ès lettres. En peu de jours, Morel-Fatio perdit encore sa sœur Adèle, puis l'excellente M^{me} Paris, puis ce fut la fin lamentable de Paul Meyer. Aux funérailles du maître, nous vîmes Morel-Fatio dans un état de santé qui lui interdit de prendre la parole.

De nombreux deuils marquèrent l'année 1918 : la mort d'un cousin germain, Mayniel, président de section au Conseil d'État, celle d'un neveu, Michel, le décès subit d'un élève et ami, Georges Daumet ; enfin, c'est la brusque disparition de sa chère pupille « Griette », l'orpheline de Gaston Paris, emportée par la grippe en quelques heures. Elle avait vingt-cinq ans, les dons de l'esprit et du cœur, un naturel charmant ; elle avait connu la joie et rêvé le bonheur, affections et espoirs qui avaient été coup

sur coup, fauchés. Morel demeurait sa seule amitié et il se répétait les derniers mots de leur dernière entrevue : « Ne m'abandonnez pas ! »

En 1919, il ne se sentit plus la force de continuer le cours du Collège de France et prit pour suppléant son élève Saroïhandy.

Le mariage de son neveu Maximilien Fazy et, en 1921, la naissance d'un petit-neveu lui rendirent quelques joies ; bientôt il en goûta une autre : notre Compagnie le délégua pour la représenter aux fêtes du centenaire de l'École des Chartes. A cette occasion, il fut promu au grade d'officier dans l'Ordre de la Légion d'honneur.

C'est en 1921 qu'il réalisa sa décision de donner à la Bibliothèque de Versailles ses livres et ses papiers. Ces derniers y rejoignirent ceux de Léonardon, offerts par sa veuve. Morel-Fatio garda chez lui seulement quatre manuscrits : c'était la mesure de ce qu'il estimait pouvoir encore publier car, ajoutait-il : *vita sine labore mors est*. Loin du monde, il n'oubliait pas ses amis, qui savaient trouver toujours auprès de lui le meilleur accueil, affable et enjoué, une curiosité d'esprit constamment en éveil. Dans les derniers temps, il ne sortait guère que pour aller à la Bibliothèque, où l'attendaient ses chers livres et où, parfois, il se donnait la satisfaction de remplacer un bibliothécaire absent, comme il eût fait pour un collègue. Mais il manquait le moins possible aux séances de l'Institut. C'est au milieu de vous qu'il pensait se retrouver le vendredi 10 octobre 1924 ; à peine avait-il tourné le coin de la rue où il habitait qu'il s'affaissa soudain. Relevé aussitôt, on le ramena chez lui ; il était mort.